L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : No 73 rue de Chartres.
NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 12 JUIN 1887.

Sous l'influence de l'éther.

Un médecin américain, le docteur Shoemaker, vient de faire sur lui-même une expérience assez curieuse. Avec l'assistance d'un de ses collègues, il s'est soumis à l'éthérisation, en vue de noter ses impressions le plus exactement possible. Il est assez singulier, en effet, qu'on sache encore si peu de chose sur les effets psychologiques des anesthésiques comme le chloroforme et l'éther, surtout quand on considère que les chirurgiens et même les dentistes en font journellement usage. Mais, en général, les patients sont peu enclins ou peu aptes à étudier sur eux-mêmes les phénomènes mentaux ; et quant aux médecins, ils préfèrent apparemment les essayer *in anima vili* que les appliquer à leur personne.

Quoi qu'il en soit, la tentative du docteur Shoemaker est digne d'être signalée. La mode est aux analyses psychologiques basées sur les phénomènes de l'hypnotisme. Peut-être y a-t-il une voie tout aussi féconde à explorer dans l'action morale des vapeurs toxiques.

C'est sur l'éther que le physiologiste américain a procédé.

Il a commencé par prendre avec lui-même, avant de s'appliquer le masque anesthésique, la résolution de ne pas résister à l'action de l'éther, comme le font ordinairement les patients, et, au contraire, de s'abandonner franchement à cette action, en s'efforçant de conserver le plus longtemps possible la conscience plus ou moins nette de ce qui arriverait. Cette volonté formelle de prolonger l'état conscient ou demi-conscient jusqu'en pleine insensibilité était même partie essentielle du programme.

Immédiatement après la première inhalation, M. Shoemaker essaya de parler. Cela lui fut impossible. La faculté d'articuler un mot était déjà partie. Il put seulement émettre un son vague et rauque.

Dès la troisième ou quatrième inspiration, le sens de l'ouïe, ceux de la vue, de l'odorat et du goût s'étaient évanouis.

Le docteur Shoemaker déclare qu'il avait à ce moment le sentiment de l'inconscience ; mais, chose bizarre, *il ne croyait pas* à cette inconscience, et il se rappelle très nettement cet étrange état d'esprit. Quant à l'insensibilité, elle s'était établie, puisqu'il ne percevait pas les piqûres que lui faisait son collègue en divers points du corps ; mais ce n'était pas, tant s'en faut, une insensibilité absolue. Au contraire, le sujet éprouvait une sorte d'angoisse générale et très douloureuse, quoiqu'il lui fût impossible de la définir ou de la localiser. Angoisse qui ne le quitta plus jusqu'à la fin de l'expérience.

Il en a gardé le souvenir comme celui *de la sensation la plus pénible qu'il ait jamais éprouvée.*

"J'aurais voulu m'en débarrasser, dit-il, jaurais fait n'importe quoi pour y échapper, mais je ne pouvais pas effectuer le plus léger mouvement, et j'avais conscience de cette incapacité. En même temps, la présence du chirurgien qui m'assistait m'inspirait un sentiment bizarre, sans qu'il me fut possible d'ailleurs de distinguer nettement son individualité de la mienne. C'était une sorte de conviction qu'un être en qui j'avais pleine confiance et que j'avais toujours considéré comme un ami me trahissait lâchement et abusait de mon impuissance pour me mettre à la torture. La révolte mentale la plus atroce s'ajoutait donc à mon angoisse physique."

Sur ces entrefaites, un phénomène nouveau se manifesta, pour durer jusqu'à la fin de cette espèce de cauchemar. Le docteur Shoemaker s'imaginait voir deux lignes lumineuses, parallèles et sans fin, qui ondulaient devant lui sur un fond noir. Ce mouvement d'ondulation était accompagné d'une sorte de bruit ou de bourdonnement analogue à celui d'un rouet.

A part ces deux illusions de l'ouïe et de la vue, rien. Pas une pensée, pas une émotion. Peu à peu ces deux lignes devinrent indistinctes. Puis elles finirent par disparaître.

M. Shoemaker entrait dans une troisième phase : celle du retour à la sensibilité et à la conscience,—voire à la conscience professionnelle. Comme il venait de pousser un profond soupir, il se rappela que ce symptôme, dans l'éthérisation, indique un état de profond narcotisme,—de narcotisme voisin de la mort.

Cette idée ne l'inquiéta pas, et, au contraire, lui inspira la plus vive curiosité de savoir ce qui allait arriver. Les idées affluaient, maintenant.

Ce ne figurait qu'il m'était subitement donné de connaître l'essence de la vie et que le voile mystérieux se déchirait pour moi, que les deux lignes ondulantes étaient une représentation graphique des deux ordres de faits de la vie organique et de la vie de relation ; que je me trouvais là en possession d'une découverte de plus haute importance et qu'il fallait à tout prix me replier sur les moindres détails, en revenant à la conscience parfaite, pour en faire profiter l'humanité."

Sur quoi, le docteur Shoemaker s'éveilla.

Un vigil nuurier avait été joué par une de ses victimes.

—Mais je me vengerai, dit-il à un de ses amis. La peine du talion : œil pour œil, cent pour cent !

On disait à un artiste de grand talent :

—Comment se fait-il que vous ne soyez pas décoré ?

—Je suis trop vieux.

—Et autrefois ?

—J'étais trop jeune !

Tribunal correctionnel :

—Oui, mon juge, s'écrie le prévenu, jusqu'au jour d'aujourd'hui, j'ai t-été un honnête homme !

—Pourquoi t'avez-vous pas continué !

—La soif de l'inconnu, mon juge !

M. et Mme Bourrichard font une ascension au Right.

Madame fait un faux pas sur la plateforme et dégringole dans le lac de Zug, à quelques kilomètres au-dessous.

—Ce que c'est que la vie ! murmure M. Bourrichard. Je vais revoir ma femme en bas, quand j'espérais ne plus la revoir que là-haut !

Au cercle.

—Et vous vous mariez ?

—Au commencement d'août.

—Mâtin ! Vous ne redoutez pas les chaleurs ?

—Ma fiancée a l'air golé !

A l'examen :

L'examinateur. — Qu'entendez-vous, candidat, par la narration ?

Le candidat.—L'âne à ration. Monsieur, ça doit être un baudet de régiment !

Fête de notre homme !

L'"Imitation de Jésus-Christ."

COMMENTAIRES D'UN SOLDAT.

X..... dans la *Liberté*.

Le père Gratry, appelé à donner son opinion sur les méditations que Paul de Molènes écrivait au crayon sur une vieille *Imitation de Jésus-Christ*, qui lui tenait fidèle compagnie à la guerre, dit :

"—Je ne sais rien de plus élevé et de plus attendrissant ; ne pas les publier serait un péché....."

Ce péché-là, M. Jonaust, le consciencieux et érudit éditeur, ainsi que la veuve de l'écrivain, n'ont point voulu le commettre et voilà pourquoi le dernier volume des œuvres choisies de Paul de Molènes renferme, à côté d'un roman chevaleresque et d'une page historique et familiale, le *Soldat en* 1709, ces réflexions d'un guerrier mendiais sur un livre de religieux.

Ici toutes les épithètes familières à Mme de Sévigné ne seraient pas de trop, et jamais le cas ne s'est présenté, que nous sachions. Voici un des écrivains les plus gaîtés, un critique, un causeur et, il faut le dire, un dilettante de toutes les jouissances parisiennes qui, de la même plume qui a analysé et approfondi par conséquent les œuvres les plus passionnées de Balzac et de George Sand, qui a écrit cette œuvre tendre et virile, puis ces pages guerrières des *Commentaires d'un soldat*, qui de cette même plume, dis-je, trace des pensées si hautes qu'on se demande par quelle grâce il plane dans des régions où ne s'élèvent point d'ordinaire ceux que la vie mondaine retient dans une atmosphère moins sereine et moins pure.

Parmi tant de rumeurs belliqueuses qui ont envahi l'Europe, ces méditations d'un soldat sur un livre qui est la source et le guide de toutes les méditations, ont une actualité poignante et une saveur indicible. Je prendrai au hasard dans les feuilles que l'éditeur m'envoie :

"Si vous voulez apprendre et savoir quelque chose d'utile, aimez à être inconnu et à n'être compté pour rien." (Imitation de Jésus-Christ.)

C'est là un des principes qui conviennent à la vie militaire encore mieux qu'à la vie monacale. Aussi le poste où l'on ne vous voit point, le coup de fusil dans le fossé. Pratiquez l'héroïsme de la nuit. Soyez heureux quand, perdu dans les rangs, suivant le drapeau et les tambours, vous sentez qu'on ne vous compte pour rien. Vous marchez alors dans la seule gloire qui éclaire l'âme sans y rien brûler.

"C'est quelque chose de bien grand que de renoncer à sa liberté et de vivre sous la supériorité d'autrui."

Voici ce que le militaire doit se répéter souvent quand la tristesse le prend de vivre dans une condition inférieure, sous un commandement de chaque minute. La grandeur du commandement a des limites ; elle est subordonnée au nombre d'hommes que l'on commande. La grandeur de l'obéissance n'en a point ; elle est infinie comme tout ce qui est de la vertu, du ciel et de l'âme.

"Rien à moins d'égard à ce que l'on fait qu'à la droiture du motif par lequel on le fait."

J'ai pensé souvent à ce verset en allant à la charge avec ma compagnie. Oui, mes désirs de bonheur des contrariens peut être aussi grand devant Dieu qu'un chef d'armée. Les œuvres de charité abondent dans la vie bien entendue et noblement pratiquée d'un commandant de compagnie. Les soldats ne sont pas simplement un nombre dont « accroît la gloire : ce sont des corps et des âmes dont il faut avoir cure. Celui qui se devoue à leurs besoins travaille pour le Père de famille de la grande famille humaine.

"Un vrai religieux doit accuser dans toutes les vertus de sorte qu'il soit tel au dedans qu'il paraît au dehors."

Le soldat doit être comme le religieux, tel au dedans qu'il paraît au dehors. Il faut que cet intrépide qui recommande son visage à la confiance de la troupe quand il porte l'épaulette, ne laisse un cœur sujet à des défaillances. Il doit avoir devant l'honneur, à toute heure de la nuit et du jour, cette pureté que le religieux s'efforce d'avoir devant Dieu. Ainsi pensait Crillon.

"Il n'y a de vraie liberté et de joie solide que dans la crainte de Dieu et la bonne conscience."

Que ceux qui portent l'épée aient au fond de l'âme cette crainte évangélique si pleine d'attentes consolatrices et de mystérieuses douceurs, rien de mieux ; mais dans notre état il ne faut point invoquer la gaieté et il n'y a même pas une science à laquelle on doit aller. Vous n'en voulez pas ? Le tire est bon quand sifflent les balles d'acier au visage du soldat et Dieu ne s'entoure pas d'un sens sur. Il envoie alors comme la fatale innocence des premières années à ceux à la jeunes dont la moustache a déjà bien des fois prouvé qu'ils étaient de ceux qui dit de tous les braves qui tombent sur le champ de bataille : "Laissez les venir à moi."

"Plusieurs meurent d'une mort subite et on pense sur la fin de l'homme : tandis à l'heure qu'on n'y pense pas."

Je renvoie ici qui me suivra à ce que j'ai déjà dit. La mort n'est pas pour nous évidemment ce qu'elle est pour les autres. C'est notre compagne. Nous faisons tout de ne la regarder jamais avec une mine renfrognée et de nous élancer au devant d'elle, dès qu'elle nous fait signe. Espérons donc qu'il y a des indigènes particuliers pour notre métier. Dieu ne nous exige pas de nous toutes les préparations qu'il demande à ceux qui n'ont à s'occuper que de leur salut. Puisque nous vivons en quelque sorte dans la familiarité de la mort, ne pouvons nous pas l'aborder sans tant de façons ? Les clairons, les trompettes et les tambours, voilà ce qui est chargé de nous faire mépriser sur la mort. L'ami de Roussan ! le prince de Conti, fit une fois avancer les violons dans une tranchée et il fut raison.

Ce mysticisme paraîtra peut-être exagéré de la part d'un soldat. Il faut pourtant considérer qu'il n'est pas de carrière exigeant un renoncement plus grand que celle des armes. Quel est le héros dont la pensée, à l'heure de la bataille, ne s'élève vers l'infini et cherche *un but digne* de l'œuvre d'extermination à laquelle il se voue ? Paul de Molènes recueillait une à une toutes ses impressions, et c'est en lisant *l'Imitation de Jésus-Christ*, devenu sa compagne partout où le devoir l'appelait, qu'il convertit en pensées ces expressions qui, chez tant d'autres, ne sont que fugitives.

Remolin, ténor vociférant, mais prétentieux, raconte à un confrère sa dernière campagne :

—Ah ! mon cher. A Pithiviers ! Quelle scène ! Quand j'ai eu fini mon premier grand air, toute la salle s'était levée !

—Pour s'en aller !

Un mot de médecin :

—X..... est sanguin....., il mourra d'apoplexie.

—Foudroyante ?

—Oui.

—Bigre !

—Ne faites pas la grimace, ce sont les meilleures.

Correctionnelle.

On juge un vagabond hâve et dégueuillé.

Le président—Vous êtes sans profession.

Le prévenu—Hein ?.....

Le président—Je vous demande quel est votre état.

Le prévenu—Maladif.

Chez un marchand de bibelots.

—Combien cette assiette ? Dix francs ?

—Non, monsieur, six francs seulement.

—Six francs ! Je vous en donne trois !

Au combat de Stax, en Tunisie, l'amiral Miot, dont la bravoure est légendaire, avait pris, de ses mains, un drapeau troué de balles et tombant en loques.

Quand il ravint de Madagascar, sa vieille bonne lui dit :

—Je vais vous faire une surprise bien agréable. Tenez, ajouta-t-elle, en lui montrant le drapeau, je l'ai reprisé ; il a l'air tout neuf !

Le fleuret et l'épée—L'escrime pratique.

Au dîner annuel, ces jours derniers, des membres de la salle d'armes du Cercle des Mirlitons, de Paris, M. Charles Le Roy, moniteur des choses de l'escrime au journal l'*Autorité*, a posé les questions que voici :

—Pourquoi enseigne-t-on le fleuret dans les salles, alors que sur le terrain c'est de l'épée qu'on se sert ?—Quel inconvénient y aurait-il à supprimer l'arme du fleuret et à lui substituer l'épée ? Pourquoi enfin cette défaveur, où les maîtres d'armes autorisés tiennent l'épée.

Ces questions, comme on voit, en soulèvent une grosse : la suppression du fleuret.

Je vois là-dedans—écrit un collaborateur de la *Liberté*—le pour et le contre. D'abord, il faut considérer que l'escrime se pose à un double point de vue. Pour les uns, elle est une science et un art ; pour les autres, elle est avant tout une sauvegarde. Il résulte de là que nous avons deux sortes d'escrime : celle de salle et celle de combat. L'arme qui convient le mieux à la première est sans contredit le fleuret, tandis que l'épée s'impose en quelque sorte à la seconde.

D'où je conclus que la suppression radicale que semble demander M. Le Roy n'est pas possible. Elle l'est d'autant moins que la science et l'art de l'escrime ne peuvent réellement s'affirmer que sur le fleuret. C'est la seule arme qui, par sa souplesse, sa docilité puisse s'identifier en quelque sorte avec la pensée de celui qui la tient, seconder ses calculs et marquer instantanément ses décisions. Les maîtres d'armes, les dilettanti de l'escrime ne renonceront jamais au fleuret. Indépendamment de ceux-ci, le fleuret se perpétuera encore dans la main de l'épicier qui va à la salle d'armes *pour se faire suer*, et dans celle de tous ceux,—ils sont plus nombreux qu'on ne le pense,—que rebute la seule pensée d'une fatigue qu'on s'exagère presque toujours.

Dans la même catégorie rentrent également ceux qu'épouvante le bris des lames. Il est vrai qu'on en trouve aujourd'hui qui sont aussi solides et presque aussi dures que des broches.

Ces réserves faites, je rentre pleinement dans la théorie de M. Charles Le Roy, et j'estime que le fleuret, sauf d'académie et de parade, n'a aucune raison d'être dès qu'on envisage l'escrime à son point de vue pratique et primordial de la défense et de l'attaque ; en un mot, du véritable combat. Vous supposez avoir un jour à vous battre à l'épée.... étudiez celle-ci, pratiquez-la, mais ne croyez pas l'étudier et la pratiquer en vous servant exclusivement du fleuret. Ce dernier et l'autre ne se ressemblent pas. Le fleuret est une chose savante, compliquée ; l'épée, au contraire, a un jeu tout simple. La grande question, c'est d'arriver à manier l'outil avec la même dextérité que si c'était un fleuret. La main et le bras s'y préparant par l'exercice. Voilà pourquoi, dès qu'on fait de l'escrime pratique, de l'escrime de combat, il ne faut jamais se servir de fleuret.

"Un maître du fleuret peut être malmené par un apprenti de l'épée," a dit M. Le Roy. A l'appui de cette assertion, j'apporterai un témoignage personnel. Etant à la campagne, à une époque, je faisais venir chez moi le prévôt du fort le plus voisin pour faire de l'escrime. Celui-ci, la première fois, ouvrit de grands yeux, en voyant des épées.

—Et c'est avec ça, dit-il, que nous allons travailler ?

—Certainement.

—Et vous ne craignez pas de vous faire mal ?

—Pas du tout. Nous ferons, si vous voulez, des parades sur trois et quatre dégagements.

Après la leçon, mon homme n'en revenait pas. Il tournait et retournait l'épée dans ses mains.

—Voulez-vous faire assaut, quelques coups ? me dit-il. Je suis curieux d'essayer un peu de cet outil.

Ma force à l'épée était loin d'être exceptionnelle et cependant mon prévôt, en très peu de temps, reçut trois coups de bouton, sans en avoir donné un seul.

Mais l'expérience ne se borna pas là. Ce prévôt parla à ses camarades des forts voisins. Il en vint plusieurs, notamment de Vincennes, pour s'essayer, eux aussi, à l'épée. Même infériorité de leur part. L'apprenti de l'épée démontrait entièrement leur savoir et les battait ignominieusement. Il est vrai que cela ne dura pas. Les prévôts ont de l'amour propre. Ils se firent promptement la main à l'escrime de l'épée et ils ne rendirent que coups de bouton.

Pas moins que l'assertion de M. Le Roy est parfaitement juste : "un apprenti de l'épée peut battre un maître de fleuret." En sorte que ceux qui font de l'escrime pratique doivent employer l'épée et non le fleuret, dans tous leurs exercices.

Au restaurant. Un monsieur cperdument chauve commence à dîner.

Soudain il appelle le garçon et, lui montrant un cheveu qu'il vient de trouver dans son potage :

—Qu'est-ce que c'est que cela ?

—Mais, monsieur, ce doit être à vous.

Le consommateur, visiblement flatté et esquissant un sourire.—Ah ! très bien, mon ami.

—Sait-on d'où vient cette locution : "La faire à l'oseille", qui signifie se moquer de quelqu'un ?

Elle vient de l'acteur Raynard, qu'on a enterré l'autre jour à Paris.

Raynard déjeunant avec Lassouche chez une Mme Clémence, qui tenait, dans la rue de Bondy, une table d'hôte pour comédiens.

Ils avaient demandé une omelette au fromage. On leur apporte une aux fines herbes.

—Tu nous l'a faite à l'oseille, dit Raynard à Mme Clémence.

—Eh bien, oui, riposta celle-ci avec aigreur, je vous l'ai faite à l'oseille. Après ?

—Elle nous l'a faite à l'oseille, quoi répéta Lassouche avec résignation.

Depuis lors, lorsqu'il demandait une omelette à Clémence, Raynard, ainsi que tous les camarades dans le même cas, après lui, prenait le grand soin d'ajouter :

—Surtout, "ne nous la fais pas à l'oseille !"

Un dernier écho des élections municipales à Paris :

Un monsieur hèle son portier, qu'il voit disposé à "se rendre aux urnes".

—Père Machin, je vous donne cent sous si vous votez pour mon candidat.

—Qui est-ce, votre candidat ?

—Le citoyen X.....

—Donnez.

Le pipelet empoche la pièce. Ensuite, exhibant son bulletin :

—Du reste, j'aurais tout de même voté pour lui sans ça.

Un trac ingénieux pour ne pas dire la vérité sans aller cependant jusqu'au mensonge.

Lorsqu'on demande son âge à X....., un auteur dramatique qui a passé la soixantaine, il répond avec bonhomie :

—Eh ! mon cher, bien que j'ai l'air très jeune, je suis plus près de cinquante ans que de quarante !

Pensées et maximes.

Les Français, plus que d'autres, sont dans l'usage d'argumenter sur des exceptions envisagées comme des règles.

FOURIER.

Dieu est le seul artiste qui existe, et l'homme n'est qu'un arrangeur de mauvais goût.

GEORGE SAND.

Pour juger ce qui est arrivé et même ce qui arrivera, nous n'avons qu'à examiner ce qui arrive.

BUFFON.

L'homme n'est jamais plus libre que lorsqu'il assujettit ses passions à la raison, et sa raison à la justice.

D'AGUESSEAU.

Quand, pour sa droiture, je ne suivrais le droit chemin, je le suivrais, pour avoir trouvé, par expérience, qu'au bout du compte, c'est communément le plus heureux et le plus utile.

MONTAIGNE.

Le bonheur et le malheur des hommes ne dépendent pas moins de leur humeur que de la fortune.

LA ROCHEFOUCAULD.

Il y a deux choses auxquelles il faut se faire, sous peine de trouver la vie insupportable : ce sont les injures du temps et les injustices des hommes.

CHAMFORT.

Regardez dans l'histoire, à quelque point du temps et de l'espace qu'il vous plaira de l'ouvrir, et vous y trouverez l'homme prosterné devant Dieu, lui demandant toutes choses, même l'impossible.

LACORDAIRE.

Il n'y a guère de maxime de morale dont on ne fît un aphorisme de médecine, et réciproquement peu d'aphorismes de médecine dont on ne fît une maxime de morale.

DIDEROT.

L'homme qui a le plus vécu n'est pas celui qui a compté le plus d'années, mais celui qui a le plus senti la vie.

J.-J. ROUSSEAU.

Les hommes, fripons en détail, font, en gros, de très honnêtes gens ; ils aiment la morale ; et cela serait admirablement bien sur les théâtres : on est sûr de plaire au peuple par les sentiments que la morale avoue, et on est sûr de le choquer par ceux qu'elle réprouve.

MONTESQUIEU.

Les passions étant toujours les mêmes, les mœurs aussi sont toujours à peu près les mêmes : ce ne sont que les manières qui diffèrent.

SAINTE-BEUVE.

Quand vous seriez moins certain d'avoir ces talents admirables qui forcent la gloire, après tout, non aimable ami, vaudriez vous négliger de cultiver ces talents mêmes ? Je dis plus : s'il était douteux que la gloire fît un grand bien, renoncerez vous à ces charmes ? Pourquoi donc chercher des prétextes pour autoriser des moments de paresse et d'anxiété ? S'il fallait prouver que la gloire n'est pas une erreur, cela ne serait pas fort difficile ; mais en supposant que c'est une erreur, vous n'êtes pas même réduit de l'abandonner, et vous avez grand raison : car il n'y a point de vérité plus douce et plus aimable. Agissez donc comme vous pensez ; et, sans vous inquiéter de ce que l'on peut dire sur la gloire, cultivez-la, mon cher ami, sans défiance, sans faiblesse et sans vanité.

VAUVENARGUES.

De rien, on ne fait rien, dit-on. Mensonge fieffé. De rien on fait sans peine un chef de ministère, et peut être avec le temps quelque chose de plus.

GARCIA MORENO.

Signes certains qu'un homme fait du progrès dans l'étude de la sagesse : il ne blâme personne ; il ne loue personne ; il ne se plaint de personne ; il n'accuse personne ; il ne parle point de lui comme s'il était quelque chose, ou qu'il fût quelque chose ; quand il trouve quelque obstacle ou quelque empêchement à ce qu'il veut, il ne s'en prend qu'à lui-même.

ÉPICTÈTE.

Ne vous imaginez pas que le soin et l'étude, si utiles d'ailleurs, ne soient d'aucun secours pour nous rendre plus vertueux et plus sages : l'homme serait trop malheureux, si, ayant trouvé les moyens de dresser et d'apprivoiser les animaux les plus féroces, il ne pouvait se former lui-même à la vertu.

ISOCRATE.

Gouvernements, la guerre et la paix, l'abondance publique et la tranquillité générale sont votre affaire. Dieu éta établi pour débarrasser de ces grands soins les hommes privés ; il ne doit y avoir de souciaux, à cet égard, dans un état bien administré, que ceux qui dirigent. L'arbre qui protège est leur emblème. A la vérité, il importe extrêmement, pour débarrasser les particuliers de ces soins, d'avoir un gouvernement qui en soit capable, c'est-à-dire, dont les parties se correspondent tellement, que ses fonctions soient faciles et s'exercent aisément. Un peuple aussi nombreux est un peuple qui habite toujours ; son abri n'est qu'une tente : il est campé, non établi.

JOUBERT.

Une jolie réflexion du *Charivari* :

Dans l'escalier, deux dames montent, un monsieur descend.

Le monsieur salue, montrant un crâne absolument nu.

Quand il est passé, une des deux dames à l'autre :

—Savez-vous, ma chère, que les hommes chauves ont bien plus de mérite que les autres à être polis !

Devant les juges, après la brouille.

—Voyons, monsieur, demande le président, lorsque vous fûtes connaissance avec mademoiselle, vous étiez bien étu diant ?

—Oui, monsieur le président, mais nous n'étions pas si liés qu'elle le dit.

La plaignante, avec des larmes ;

—Si l'on peut dire : nous fumions dans la même pipe !

A Paris. Il pleut, des soldats passent.

—Pauvres soldats, dit Calino, c'est triste de les voir ainsi !

—Triste, dites-vous, répond sa compagne. Souvenez-vous, monsieur, que pour réparer nos désastres, il nous faut des hommes bien trempés.

Deux petits combles pour finir :

Le comble de la sobriété :

Déjeuner d'un pain qu'en vous a collé et dîner d'une soupe qu'on vous a trempée.

Le comble du devoir :

Etre criblé de dettes.

A la chambrée, Dumanet lit le journal :

"Charles-Martal battit le Sarrazin à coups de hache."

—Ça n'lui a une méthode qui doit fièrement détériorer la marchandise, s'écrie Pitou. Chez nous, nous nous servons de fléaux !

LA SOCIÉTÉ DES ARTISTES FRANÇAIS, A PARIS.—Le bureau de la Société des artistes français a, récemment, adressé au président de la République une pétition demandant le rétablissement du ministère des arts.

Les artistes français rappellent les raisons qu'avait données, naguère, Gambetta à l'appui de la création de ce ministère ; ils ajoutent, aux considérations données dans ce rapport, l'intérêt qu'il y a pour les arts français à être défendus et protégés pendant l'organisation de l'Exposition universelle de 1889, et pendant le cours de cette Exposition.

On assure que le bureau de la Société des gens de lettres, que celui des auteurs dramatiques et lyriques, et que les présidents des syndicats d'ouvriers d'art vont faire la même démarche.

LA LIGUE DE LA PAIX.—La Ligue internationale de la paix et de la liberté vient de décider qu'elle tiendrait son assemblée générale annuelle à Genève le 4 septembre prochain, et que, provisoirement, deux questions seulement seraient inscrites au programme de cette assemblée : 1o de l'établissement d'un tribunal international ; 2o question de l'Alsace-Lorraine.

LE SYSTÈME PASTEUR.—On mande, de la Havane, que la première inoculation de virus antirabique d'après la méthode Pasteur a eu lieu, il y a quelque temps, dans cette ville. L'inoculation a été pratiquée sur un homme mordu par un cheval atteint d'hydrophobie, et c'est le docteur Vildoscla, membre de la commission de médecins cubains, qui s'est rendu récemment à Paris pour étudier le système de M. Pasteur, qui a fait au patient les injections sous-cutanées de virus atténué. L'opération a eu lieu en présence de huit médecins très connus à la Havane, et a parfaitement réussi.

GISEMENTS D'OR.—Les journaux russes annoncent que l'on a découvert des gisements d'or d'une richesse extraordinaire dans une des contrées jusqu'à présent inexplorées de la Sibérie orientale, à quelques centaines de lieues de la ville de Jakoutsk. Le gouvernement y a envoyé des experts chargés d'examiner si c'est vraiment une nouvelle Californie que l'on vient de découvrir, ainsi que l'assurent les premiers rapport parvenus à ce sujet au ministère des finances.

LE BARBOMÈTRE. — L'administration de la guerre, en France, a, paraît-il, adopté une petite tondeuse destinée à couper la barbe des soldats d'une façon uniforme.

Les troupiers ont aussitôt baptisé cet instrument le "barbomètre" !

La santé de M. Chevreul, le vénéré doyen des étudiants français, continue d'être étonnante : M. Chevreul a été l'un des premiers à voter le jour des élections municipales à Paris, dans la section du Jardin des Plantes.

On a félicité de son empressement à remplir ses devoirs civiques. Il eut un jolt mot :

—Allons, dit-il, c'est voter de bonne heure ! je vais, bientôt, avoir un an.

Un bon "avis au public," cueilli dans un journal de province :

"Le docteur Untel, facteur, pour couper court à des équivoques regrettables et à des insinuations blessantes, nous prie de dire qu'il n'a rien de commun avec le nommé Untel, récemment condamné à mort et exécuté dans notre ville."

Brave facteur, va ! On s'en serait douté.

Entre femmes :

—Est-ce que ton mari jure quelquefois ?

—Oui, quelquefois.

—Quel est son juron favori ?

—Tonnerre !

—Quand il dit ça, ses yeux doivent lancer des éclairs !

Un jour, ce pauvre Hyacinthe, le comique du Palais-Royal récemment décédé, rencontre un camarade sur le boulevard.

La conversation vint à rouler sur un ennemi commun :

—Tiens ! s'écrie le camarade, étonné, vous le connaissez donc ?

—Oui, et je l'ai dans le nez.

—L'animal a là un bel appartement !

Entre mère et fille :

—Tu sais, maman, quand ce monsieur a recommencé ses déclarations, j'ai fait ce que tu m'avais dit : j'ai mouillé les deux.

—Et Alors ?

—Alors ? Il m'a dit qu'il n'en avait jamais vu de plus jolies !

Suite du petit dictionnaire de poche :

Occasion : Femme qui doit avoir mal aux cheveux depuis que chacun l'empoigne par la.

Oculiste : Praticien qui devait avoir pour devise : Tout à l'œil.

Œil : Organe qui sert aux femmes de miroir à pigeons.

Oiseleur (L') : Deux départements français.

Ondine : Allons ! tant mieux.

Oracle : O jone du violon !

Oreste : Douce prière de la femme aimée.

Orfèvre : Or tout neuf.

Orgie (L') : Epitaphe de seigneur anglais.

Oubli : Tombeau du souvenir.

Our : Rubicon du mariage.

Ormeau : Arbre élevé.

En correctionnelle :

—Vous êtes accusé d'avoir asséné des coups de bâton sur la tête d'un monsieur chauve.

—Ça c'est vrai, mon président.

—Vous en convenez donc ?

—Très bien. Mais c'était pour me faire la main au métier que j'exerce.

—Quel est-il donc ?

—Casseur de cailloux, mon président !

Notes d'album :

Les grandes passions ne sont rien auprès des grandes manies.

L'habitude (ne sûrement l'amour, quand ce n'est pas elle, au contraire, qui l'a engendré.

A la chambrée, Pitou lit le journal :

"Le colonel fait avancer tout son régiment."

Il est interrompu par un vieux caporal à trois brisques :

—Eh bien, ils ont rien de la veine, dans ce régiment-là !

Z..... est le type du g rincheux par excellence.

L'autre soir, s'étant fourvoyé dans un bal public, il demande au bout de quelques instants à parler au directeur, et l'apostrophe ainsi :

—Monsieur, vous trompez le monde indignement !

—Comment cela ?

—Oui, vous annoncez sur votre affiche : "Orchestre de quinze musiciens."

—Eh bien ?

—Eh bien ! je viens de les compter, et il y en a dix-sept !

Je veux que vous accordiez

W. G. TEBAULT
NOS. 37, 39 & 41 RUE ROYALE.
Le Magasin de Meubles le meilleur marché du Sud.
26 juin—tous les Dim—1 an

Belles Montres, Pendules, Diamants, Bijouterie, Argenterie, Etc.,
—CHEZ—
FRANTZ & OPITZ,
COIN DES RUES ROYALE ET BIENVILLE.
BIJOUTIERS ET HORLOGERS PRATIQUES.
Les plus jolis MONOGRAMMES gravé aux prix les plus réduits
tous ouvrages faits aux commandes

Randall's Carriage Repository,
162 GRAVIER ST., NEW ORLEANS.
Carriages | Buggies | Harness
Bicycles | Tricycles | Velocipedes
RANDALL'S BABY CARRIAGES,
ONLY THE BEST. AT LOWEST PRICES

ELKIN & CO.,
100.....Rue du Canal.....100
Nouvelle Importation de
NATTES DE CHINE
sans joint et de qualité extra.
Toiles cirées, Linoleums et Corticènes
RIDEAUX
Des dernières nouveautés et des genres les plus non velus en Crète, Madras Suisse et Nottingham.
Portières Turcoman et de Vienne,
TAPIS
Moquettes, Velours, Bruxelles et Ingrains, Rugs, Nattes, Tapisserie, etc., à prix réduits.
3 avril

Crescent Insurance Company,
67 et 69, rue du Camp,
NOUVELLE ORLEANS.
Organisée comme compagnie mutuelle en 1849
—Réorganisée comme compagnie d'actionnaires en 1880.
CAPITAL EN ARGENT.....$400,000
A payé pour des pertes plus de NEUF MILLIONS de piastres depuis 1849.
Polices d'assurances annuelles et à échéance fixes de gré à gré remises contre des risques d'incendie.
W. R. LYMAN.....Président
CHAS. H. DOLSEN.....Vice Président
CHAS. E. RICE.....Secrétaire
Directeurs :
Joseph Bowling, Geo. W. Scotell, W. B. Conger, C. Marinoni, Harry L. Flash, R. B. Walker, Lucien Thery, E. D. Wallace, R. F. W. Buchman, Wm. Garig, John D. Fisher, Joseph Hahn, James F. Kodd, Samuel H. Kennedy, Alfred Moulton, W. R. Lyman, Chas. H. Dolsen, R. C. Cotton, Charles Newman, M. Gillis, C. K. David, A. Rosenfield, Chas. A. Rice, Charles H. Wait, D. R. Calder.
Voir nos agences dans la Louisiane, Texas, le Mississippi et l'Arkansas.
10juil 86—1an

LEON QUEYROUZE,
"GROCER" EN GROS,
—Importateur de—
VINS ET LIQUEURS
—Et marchand de—
Produits des Campagnes et de l'Ouest
97 RUE DECATUR.

PIANOS
—DE—
PLEYEL
—CHEZ—
Louis Grunewald,
18 rue Baronne et 127 rue du Canal

La maison Grunewald annonce au public, fréquemment à ses clients qu'elle a récemment fait des réductions considérables dans les prix de ses célèbres pianos et orgues, afin de faciliter l'achat aux acquéreurs les plus économes ; et, avec l'espoir d'en beaucoup vendre elle a conclu des engagements les plus favorables avec les premiers fabricants du monde, mettant à même d'offrir des marchés au public, comme rarement il s'en présente. La maison possède dans le moment un vaste assortiment de tous les genres favorisé de pianos renommés dans le monde entier STEINWAY, PLEYEL, KNABE, BEHR, SOHMER, FISCHER, PEASE et les meilleures orgues telles que CLOUGH-WARREN, SCHONINGER. Elle sai plus de cent pianos d'occasion, de tous les fabricants, qui seront vendus à moitié de leur valeur pour du comptant ou payable mensuellement, afin de faire place pour les nouveaux pianos attendus.
MUSIQUE en feuilles et INSTRUMENTS de MUSIQUE de tous genres, en grand assortiment et aux prix les plus modiques
CAHIERS, LIVRES de musique et tout ce qui est du genre. Soyez certain de visiter ses magasins avant d'acheter ailleurs ces sera avantageux.
Louis Grunewald,
127 rue Canal
Et 18 rue Baronne, N.O.
1er oct89—1an

NOUVEAU STOCK
PERSIENNES
Nouvellement reçues.
A. Brousseau Fils
23 et 25 rue de Chartres.
TAPIS
Anglais et Américains aux plus bas prix.
CORTICONE, TOILE CIRÉE, LINOLEUM.
Rideaux
Suisses, Nottingham, Madras Turcoma
RIDEAUX PORTIERES ET TRINGLES.
NATTES DE CHINE
De toutes sortes et des dernières nuances.
Le plus bel assortiment de Tapisserie et d'Ameublements pour Rideaux 4 oct—1 an

LA VIGUEUR DES CHEVEUX
D'AYER
(Ayer's Hair Vigor.)
rend le brillant et la fraîcheur de la jeunesse aux cheveux gris ou flétris, en même temps qu'elle leur donne une riche couleur châtain ou noir foncé, ainsi qu'on le désire. En s'en servant on peut donner aux cheveux blanchis ou roux, une teinte foncée, les rendre plus épais, et presque toujours guérir la calvitie.
Elle arrête la chûte des cheveux, stimule et rend la vigueur à une croissance faible et maladive. Elle empêche et guérit les croûtes et la teigne, ainsi que toutes les maladies du cuir chevelu. Comme article de Toilette pour Dames, la VIGUEUR est sans pareille ; elle ne contient ni huile ni teinture, elle rend la chevelure douce, brillante, et soyeuse, tout en l'imprégnant d'un parfum suave et permanent.
M. C. P. BRUCHER écrit de *Kirby, O.*, 2 Juillet, 1886 : "L'